



ROBERTO SAVIANO, ÉCRIVAIN
« Je suis un optimiste sans espoir »

LA CROIX

LA CROIX

CAS DE CONSCIENCE Faut-il pousser ses grands enfants hors du nid ?

bayard

VIVRE

MIEUX

avec **PAUL**

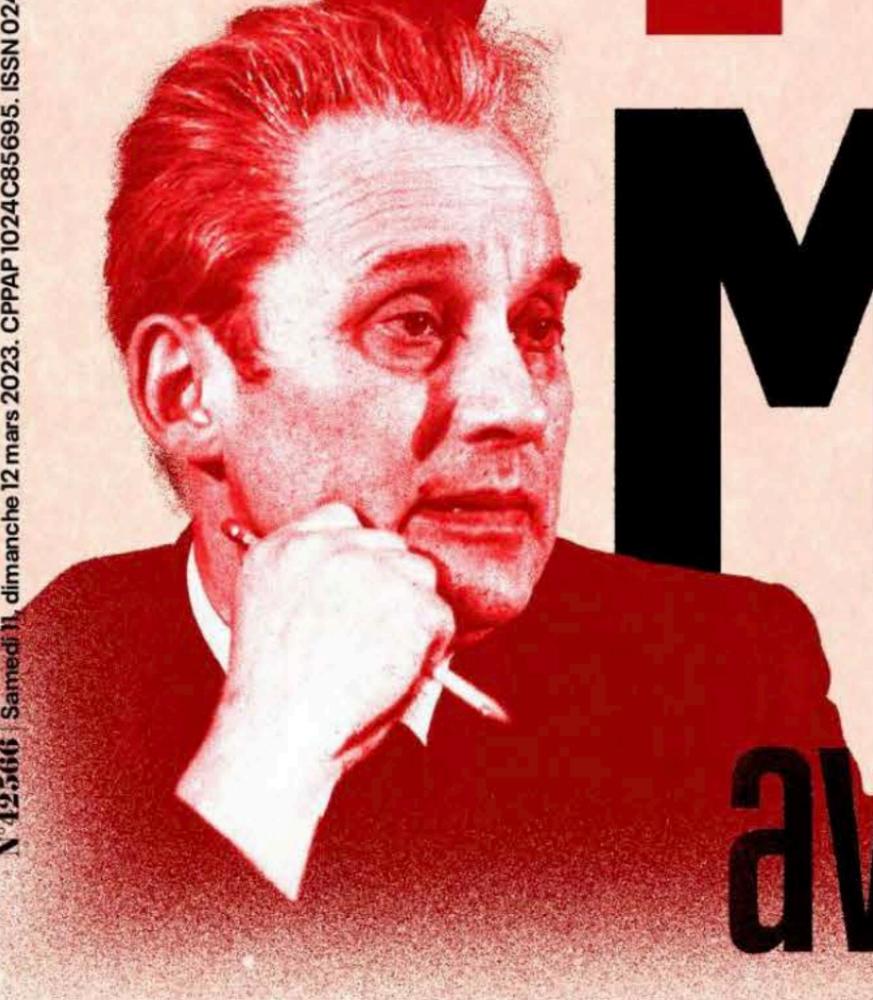
RICCOEUR

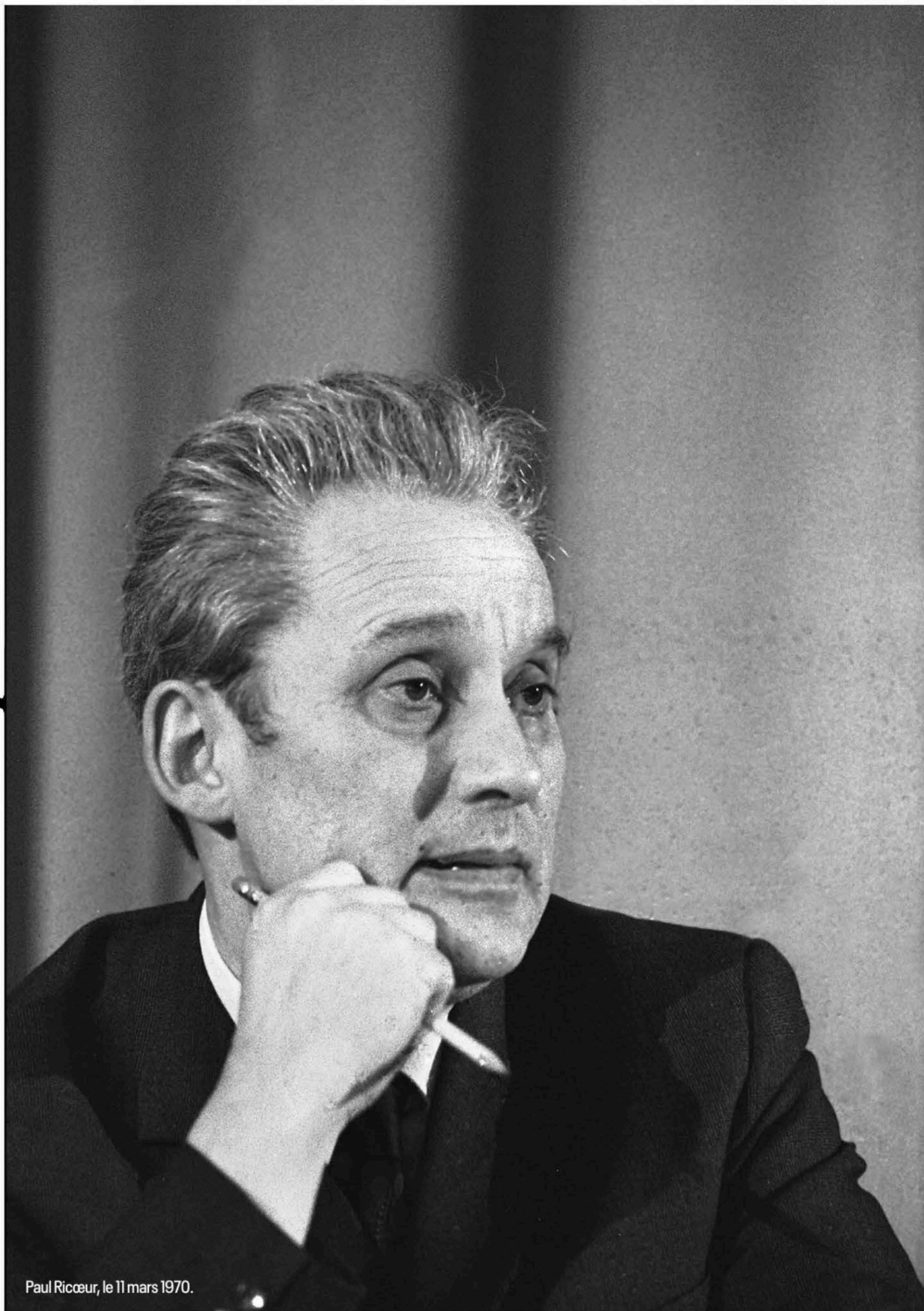
Rencontrer / Explorer
S'inspirer / Ralentir

PHILOSOPHE

N° 42566 Samedi 11, dimanche 12 mars 2023. CPPAP 1024C85695. ISSN 0242-6056 / F: 4,50 €

N° 125666 CONVERSATION : ROBERTO SAVIANO / EXPLORER : VIVRE MIEUX AVEC PAUL RICCEUR





Paul Ricœur, le 11 mars 1970.

YVES LEROUX/GAMMA/GETTY

VIVRE

MIEUX

avec **PAUL**

RICŒUR

Lire Paul Ricœur, c'est traverser un vaste massif philosophique, dominé par de grandes œuvres, travaillé par un désir : fortifier « *l'homme capable* » à travers la finitude et le tragique de l'existence.

Texte : Élodie Maurot

Illustration : Thi Doan

POURQUOI NOUS L'AVONS FAIT

Un regard intense, un sourire malicieux, une poignée de main vigoureuse. Une présence. Je n'ai pas eu la chance de suivre les cours de Paul Ricœur, mais je me souviens l'avoir rencontré avant une conférence donnée dans une grande librairie parisienne, à l'occasion de la sortie de son dernier livre, *Parcours de la reconnaissance*, en 2004. Depuis, quand il m'arrive de me replonger dans l'un de ses ouvrages ou quand ceux qui l'ont connu me parlent de lui, je revois ce visage intensément vivant.

« *Un homme de la parole et un homme de parole* », avait résumé d'une formule admirative le philosophe Jacques Derrida. Son œuvre, l'une des plus importantes de la seconde moitié du XX^e siècle, est d'une lecture exigeante, mais elle est habitée et véritablement adressée. Cela explique qu'elle ait donné voix à tant de réponses, de travaux et de conversations qui la prolongent. « *On est homme comme Paul Ricœur, si l'on a su garder trois vertus essentielles : la bonté, la rectitude et l'humour* », a loué le philosophe Éric Blondel. Un beau programme que son œuvre, soucieuse de l'humain et de notre monde commun, invite à engager.

Élodie Maurot



MAXIME MATHYS



COLL. PERSONNELLE FAMILLE RICŒUR/FONDS RICŒUR

a scène se passe il y a quelques années, dans une zone en conflit de la République démocratique du Congo, bien loin de la France et de la ville de Valence, où le philosophe Paul Ricœur était né le 27 février 1913. « *J'ai rencontré là un évêque, son église avait été brûlée, tout était dévasté autour de lui. Et il m'a dit : "Je lis Ricœur parce qu'il me donne du courage"* », se souvient le philosophe Olivier Abel, qui fut son ami. « *Oui, lire Ricœur est exigeant, mais c'est une lecture encourageante.* »

Une lecture encourageante, qui donne confiance, qui fortifie. Si l'on peut évaluer une œuvre à ses effets, à ce qu'elle suscite en son lecteur,

on trouve ici une belle approche du travail du philosophe. Mais l'œuvre de Paul Ricœur, éclatée et foisonnante, trouve peut-être aussi là un subtil accord. Car les grandes questions qui ont retenu l'attention du philosophe – la volonté, le langage, l'herméneutique (1), le sujet, le politique, l'éthique, la justice, la religion... – peuvent être reliées à ce fil invisible, à ce désir d'être attentif aux possibilités de vie et d'action ouvertes à l'homme, dans un XX^e siècle qui le malmena tant.

La vie de Paul Ricœur fut pourtant d'emblée marquée par l'absence et le tragique. Le petit Paul perd rapidement sa mère, puis son père, mort au front en 1915, lors de la Première Guerre mondiale. Devenu pupille de la nation, l'enfant est élevé par ses grands-parents paternels et une tante à Rennes. Il reçoit une éducation protestante réformée, pieuse et peu dogmatique, marquée par la lecture quotidienne de la Bible et la prière, dont il parlera comme d'un héritage sans souffrance.

L'enfance est plutôt solitaire, mais elle n'est pas malheureuse, car très vite, le jeune garçon élargit son monde en plongeant dans les livres : au collège, Jules Verne, Walter Scott, Charles Dickens, puis au lycée, Montaigne et Pascal, Stendhal et Flaubert, les tragiques grecs, Shakespeare et surtout Dostoïevski, qui l'ouvre très tôt à la question du mal. Paul Ricœur gardera à jamais le goût des textes. « *Je suis un obsédé textuel* », dira-t-il avec humour à la fin de sa vie, après avoir beaucoup travaillé le rôle de la lecture et du récit, de l'interprétation et de la traduction, dans la construction de soi et des sociétés.

Les convictions à l'épreuve de la critique

Le quotidien de l'enfance est aussi égayé par l'école – publique et laïque –, où Ricœur est un élève fort dissipé, mais avide de savoir et brillant. Il doit à l'institution républicaine la rencontre décisive avec la philosophie et avec son premier maître, Roland Dalbiez, qui lui offre un conseil en persévérance qu'il n'oubliera pas : « *Quand un obstacle se présente, il faut l'affronter, ne pas le contourner, ne jamais rester sur la peur d'y aller voir.* » « *Cette espèce d'intrépidité philosophique m'a soutenu durant toute ma vie* », confiera Ricœur.

Des « obstacles » dans la pensée ? Des questions, existentielles autant que philosophiques ? Le jeune homme en est traversé alors qu'il entre dans l'âge adulte. Au seuil de l'adolescence, au contact d'amis pacifistes, il a compris que la mort de son père n'avait rien du sacrifice héroïque que le culte familial lui avait transmis. Elle lui apparaît alors comme une mort absurde et comme une participation à une erreur historique de la France. Ce sacrifice inutile va nourrir une intense réflexion sur la justice et le tragique, à nouveau aiguillée par le décès de sa sœur Alice, qui succombe à la tuberculose en 1935, l'année où Ricœur se marie avec Simone Lejas, une amie d'enfance.

Mais une autre grande question, intime, habite le jeune homme. Elle tient à l'articulation de sa vocation philosophique et de sa foi protestante.

Comment être un philosophe à part entière sans cesser d'être un croyant ? Comment éviter les confusions et les interférences illégitimes entre la raison et la foi, autant que le trouble qu'elles peuvent provoquer ? À cette question, Paul Ricœur va répondre par une ferme distinction des domaines : il refuse de se dire « *philosophe protestant* », mais s'assume « *philosophe et protestant* ». Il dira même être « *un chrétien d'expression philosophique, comme Rembrandt est un peintre tout court et un chrétien d'expression picturale et Bach un musicien tout court et un chrétien d'expression musicale* ». Il se tient dans une double polarité, celle de « *la critique et la conviction* », sans céder l'une à l'autre. Mais cette délimitation des champs rend possible leur mise en résonance. Tout en restant attaché à la dimension agnostique de la philosophie, Ricœur s'intéresse à ce qui l'ouvre au-delà d'elle-même, à ses frontières, à « l'autre » que la religion représente pour elle.

Reçu à l'agrégation de philosophie en 1935, devenu professeur de philosophie d'abord en lycée, puis aux universités de Strasbourg, de la Sorbonne et de Nanterre, Ricœur va, toute sa vie, penser la question de l'homme. Que peut l'homme ? Quels sont ses possibles ? « *Le lecteur moderne entendra peut-être surtout ici la capacité conquérante qu'a l'homme d'entreprendre des choses, de connaître et de dominer la nature*, analyse le philosophe Jean Grondin (2). *Cela fait partie de l'homme, bien entendu, mais par possibilité, il faut aussi entendre que l'homme peut souffrir, qu'il peut ne pas être à la hauteur de ses possibilités, qu'il peut donc faire le mal, mais aussi qu'il peut agir, parler, raconter son expérience, tenir des promesses, pardonner, être effleuré par le divin.* »

Un penseur dans la Cité

Entre le *cogito* exalté de Descartes et le *cogito* humilié de Nietzsche, Ricœur trace le chemin d'un « *cogito militant et blessé* », menant une existence à la fois « *subie et conduite* », un « *soi* » fracturé et engagé, marqué par la finitude et aimanté par l'infini. Un être dont la liberté est une « *indépendance dépendante, une initiative réceptrice* ».

Cet « *homme capable* », approché avec bienveillance, Ricœur va chercher à le fortifier dans son « *effort d'exister* ». Non sans courage, le philosophe vient se frotter au négatif, à ce qui entrave la vie humaine et met au travail la pensée : le mal, la faute, la culpabilité, la finitude, la mort... Il entre en dialogue avec les « *maîtres du soupçon* » – Marx, Nietzsche et Freud –, qui, chacun à leur manière, sont venus déconstruire l'image d'un homme libre et maître de lui. Ricœur les lit avec attention, mène des débats serrés, accepte le feu de leur

Paul Ricœur, alors professeur à l'université de Strasbourg, entre 1948 et 1955.

« Je suis un chrétien d'expression philosophique, comme Rembrandt est un chrétien d'expression picturale et Bach un chrétien d'expression musicale. »



PARIS

"Lubor"

COLL. PERSONNELLE FAMILLE RICŒUR / FONDS RICŒUR

critique. Au fil des dialogues, sa pensée s'enrichit en revenant à chaque fois approfondir ce qui lui paraît constituer le fond de l'humain : « *La puissance d'affirmer, la puissance de dire oui ; de dire oui aux ressources de la vie face à la mort, aux ressources de significations face à l'insensé et à l'absurde.* » « *L'homme, c'est la joie du Oui dans la tristesse du fini* », synthétise-t-il dans une magnifique formule (3).

Cette attention aux possibles, Ricœur ne la restreint pas au champ de la réflexion spéculative et universitaire. Il la prolonge dans une attention constante à la vie de la Cité. Son intérêt pour le politique remonte à ses premiers engagements socialistes et pacifistes durant l'entre-deux-guerres, et à son action militante au sein du christianisme social, un mouvement qui veut mettre en œuvre l'appel à la justice et à la libération de l'Évangile. Il est renforcé par la traversée de la Seconde Guerre mondiale – durant laquelle il est prisonnier

Né en 1913, Paul Ricœur est marqué dans ses jeunes années (photo) par le décès de sa mère puis de son père, au front, en 1915. Lui-même traverse la Seconde Guerre mondiale comme prisonnier dans un camp allemand situé en Poméranie (page de droite, portrait dessiné, réalisé en 1941).

cinq ans dans un camp d'officiers tenu par la Wehrmacht en Poméranie (actuelle Pologne) –, expérience qui lui fait prendre la mesure de la fragilité du politique et du mal extrême que constitue le totalitarisme.

Engagé au côté de la revue *Esprit*, dont il a rejoint le foyer de vie et d'idées en s'installant en famille en 1957 aux Murs blancs, à Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine), Ricœur va construire, au fil des décennies de la seconde moitié du XX^e siècle, une sagesse pratique attachée à relever les défis de la démocratie sociale. Pour cela, il lui faut répondre aux marxistes, qui ne voient dans le politique qu'une fausse scène déterminée par le jeu des forces économiques, porter la contradiction aux tenants du libéralisme économique, qui prônent une politique réduite au minimum, mais aussi s'opposer à la confiscation de la politique par les experts. Pour Ricœur, la politique n'est pas une science, mais relève d'une délibération entre citoyens.

L'éthique comme désir du bien

Marqué par le totalitarisme nazi, lucide très tôt sur le totalitarisme soviétique et ami des philosophes dissidents de l'Est, Ricœur s'engage dans le « *labyrinthe du politique* » pour en penser les promesses comme les dangers. L'État, nécessaire pour que la communauté humaine puisse agir collectivement et se projeter dans le temps, lui apparaît comme un mélange de rationalité et d'irrationalité. Si la violence fondatrice du pouvoir ne le corrompt pas entièrement, elle en reste « *la part d'ombre* ». Ricœur perçoit que le politique est enclin « *à des maux spécifiques du fait même qu'il paraît susceptible d'exister au-dessus de nous, voire, à la limite, contre nous* ». L'État peut se corrompre, devenir « *pur phénomène de pouvoir* ». Il doit donc « *demeurer sous surveillance* » des citoyens.

Pour Ricœur, il existe un « *paradoxe du politique* » qui doit nécessairement articuler deux dimensions : un plan vertical, hiérarchique, qui distingue gouvernants et gouvernés, et un plan horizontal, consensuel, relevant d'un « *vouloir vivre ensemble* ». Ce « *vouloir vivre ensemble* », fragile, peut se perdre et il faut donc en prendre soin. « *La Cité est fondamentalement périssable. Sa survie dépend de nous*, souligne Ricœur. *C'est la continuité et la rénovation de ce vouloir qui font l'objet de notre responsabilité.* »

C'est aussi sur le terrain de l'éthique que Ricœur va profondément marquer les esprits. En 1990, le philosophe publie *Soi-même comme un autre*, ouvrage phare de son œuvre. Il y rassemble ses réflexions sur l'homme et la construction du « soi », une instance qu'il distingue du « moi ». Cette notion lui permet de penser un sujet qui n'est pas identique à tel ou tel mode d'être, invariant, mais un sujet capable de parler, de faire, de se raconter, de tenir parole et d'attester de lui-même par le témoignage. Un sujet capable de « *répondre à l'accusation par l'accusatif : me voici !* », écrit Ricœur. Cet accès à soi ne peut se faire sans les autres. « *Le plus court chemin de soi à soi passe par les autres.* »

Au cœur de ce livre, Ricœur renouvelle profondément la réflexion sur l'éthique, qu'il définit comme le souhait d'« *une vie bonne, avec et pour autrui, dans des institutions justes* ». Chaque mot est choisi dans cette définition qui porte attention au « je », au « tu » et au « nous », qui évite le repli sur soi comme l'oubli de soi et inscrit le désir de la vie bonne dans la quête plus large d'une société juste. Ricœur va aussi clarifier les dilemmes posés par la recherche de l'action bonne en distinguant le terme d'éthique – qu'il définit comme « *la visée d'une vie accomplie* » – et celui de morale, constituée des « *normes caractérisées à la fois par la prétention à l'universalité et par un effet de contrainte* ».

Sa « *petite éthique* », comme il l'appelle avec l'humilité qui le caractérise – mais qui a tout d'une grande... –, cherche à éviter le conflit des morales en proposant trois étapes dans la réflexion éthique. Au premier niveau, elle donne la priorité à l'éthique, au désir du bien, car Ricœur défend l'idée qu'« *avant la morale des normes, il y a l'éthique du souhait de vivre bien* ». Au deuxième niveau, elle propose un nécessaire passage par les normes morales, dont le rôle est de rappeler le devoir et l'obligation, une étape incontournable en raison de la présence du mal. Enfin, au troisième niveau, elle invite à un retour à la situation concrète, à l'élaboration d'une sagesse pratique, au risque de la création de décisions neuves parfois appelées par la complexité des situations de vie. Toutefois, « *jamais la sagesse pratique ne saurait consentir à transformer en règle l'exception à la règle* », écrit Ricœur. Cette réflexion viendra aider de nombreux soignants confrontés à des dilemmes difficiles face à la maladie.

« Honorer la vie »

Jusqu'à la fin de sa vie, le philosophe va travailler pour chercher des voies qui puissent libérer l'action humaine. Mais à mesure que le temps passe, avec les deuils successifs et l'affaiblissement due à la vieillesse, c'est la vie même du philosophe qui devient la scène où s'éprouve son désir d'exister. « *Les dangers du grand âge sont la tristesse et l'ennui. La tristesse est liée à l'obligation d'abandonner beaucoup de choses. Il y a un travail de dessaisissement à faire. La tristesse n'est pas maîtrisable, mais ce qui peut être maîtrisé, c'est le consentement à la tristesse*, déclare Paul Ricœur, interrogé lors de ses 90 ans (4). *La réplique contre l'ennui, c'est d'être attentif et ouvert à tout ce qui arrive de nouveau. C'est ce que Descartes appelait l'admiration, qui est la même chose que l'étonnement.* » À mesure que ses forces déclinent, le philosophe continue à vouloir « *honorer la vie* ». Il se confie pleinement à la tâche d'être « *vivant jusqu'à la mort* ». « *La fin, au sens de la finitude, nous renvoie à un en deçà, celui de notre monde de la vie, le seul que nous ayons* », écrit-il dans des notes, qui seront publiées après sa mort. Plus que jamais, le philosophe est convaincu que l'homme n'est pas « *pour la mort* », selon la formule de Heidegger, mais fondamentalement « *contre la mort* ».

Dans ce moment ultime, le dialogue de la critique de la raison et de la conviction de la foi s'aiguise en lui.

La première lui impose une ascèse rigoureuse, un refus d'imaginer ce que pourrait être la vie après la mort. La seconde le conduit à une confiance en Dieu renouvelée, mais détachée du souci de soi. Sa foi s'émonde ; elle se tient sur une ligne de crête. « *Que Dieu, à ma mort, fasse de moi ce qu'il voudra. Je ne réclame rien, je ne réclame aucun après. Je reporte sur les autres, mes survivants, la tâche de prendre la relève de mon désir d'être, de mon effort pour exister, dans le temps des vivants* », avait écrit Ricœur une dizaine d'années avant sa mort. Dans ses écrits posthumes, on retrouve cet élan presque mot pour mot. « *Je dis : Dieu, tu feras ce que tu voudras de moi. Peut-être rien. J'accepte de n'être plus. Alors, une autre espérance que le désir de continuer d'exister se lève.* » Cette « *autre espérance* », le philosophe reste pudique à son propos. Mais il laisse ce poignant testament en clair-obscur, où perce une fine et puissante lumière.

« **Le plus court chemin de soi à soi passe par les autres.** »

(1) *Domaine de la philosophie qui s'intéresse aux questions liées à l'interprétation des textes.*

(2) Paul Ricœur, « *Que sais-je ?* », PUF

(3) Philosophie de la volonté. 2. Finitude et culpabilité, *Points Essais*, 592 p., 14,20 €

(4) La Croix du 26 février 2003, repris dans Ricœur, *Éditions de L'Herne*, 2004



COLL. PERSONNELLE FAMILLE RICŒUR/FONDS RICŒUR



Un chrétien de « plein vent »

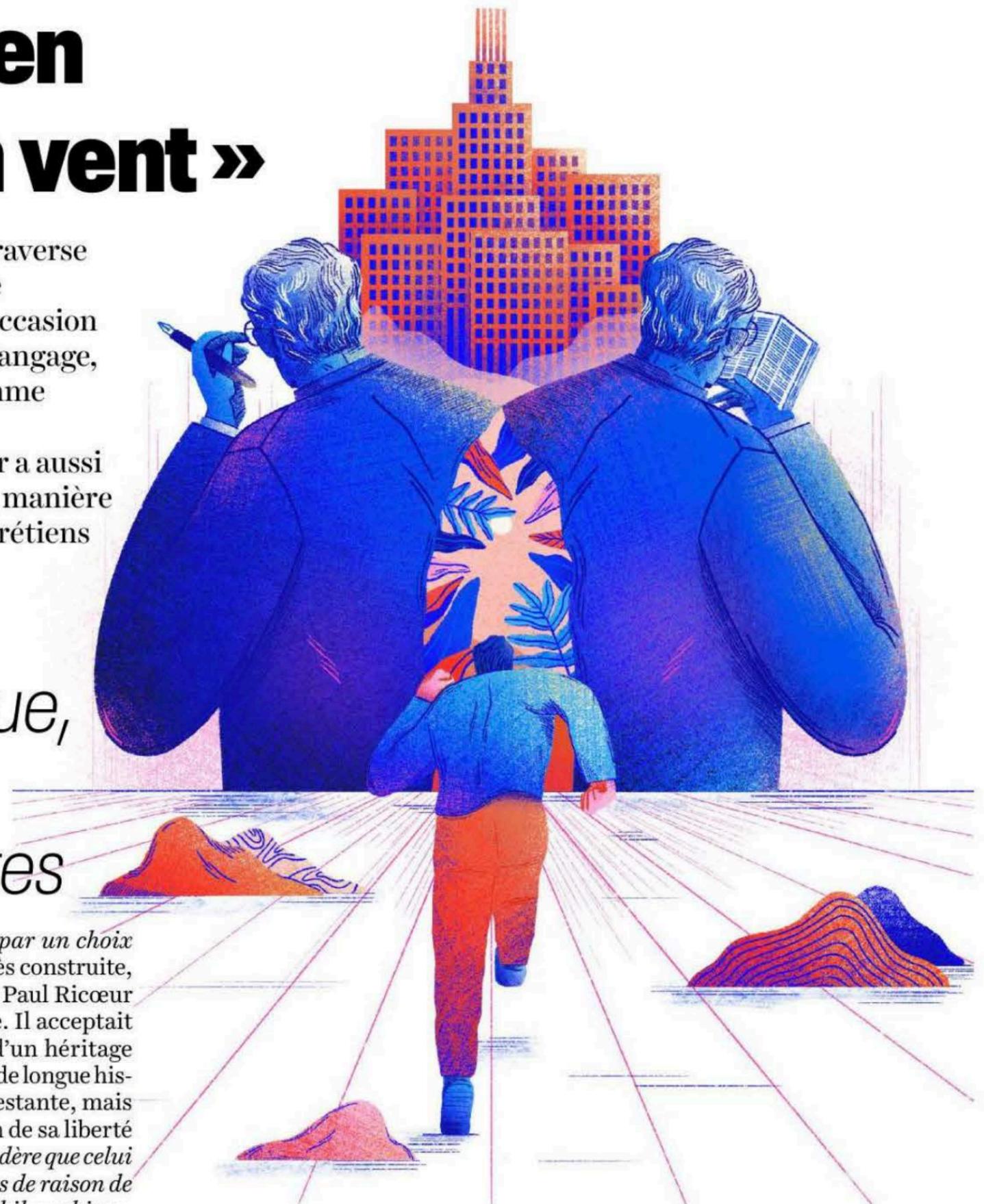
La réflexion sur la religion traverse une grande partie de l'œuvre de Paul Ricœur, souvent à l'occasion d'autres recherches – sur le langage, les mythes, l'éthique... –, comme une note de fond. Chrétien et protestant engagé, Ricœur a aussi renouvelé avec originalité la manière de penser la présence des chrétiens dans la société.

Une foi pudique, façonnée par les Écritures

« Un hasard, transformé en destin par un choix continu », c'est avec cette formule très construite, où chaque terme avait été pesé, que Paul Ricœur rendait compte de sa foi chrétienne. Il acceptait sans effroi la part de contingence d'un héritage reçu, lié au fait d'être né dans un pays de longue histoire chrétienne et une famille protestante, mais équilibrait ce hasard par l'expression de sa liberté et de son engagement. « Ricœur considère que celui qui ne se situe pas quelque part n'a pas de raison de s'interroger, même d'un point de vue philosophique, souligne Daniel Frey, professeur de philosophie de la religion à la faculté de théologie protestante de l'université de Strasbourg. Il n'entend pas penser la religion indépendamment de la tradition dans laquelle il se situe. Il ne croit d'ailleurs pas possible que l'on puisse jamais atteindre une sorte de point de vue de nulle part, d'où on pourrait s'interroger sur la religion en tant que telle. »

Paul Ricœur acceptait de rendre compte de ses raisons d'être protestant, de faire comprendre sa foi, mais demeurait pudique dans son expression. Il n'avait, disait-il, « aucun goût pour l'apologétique et la confiance », « aucun désir de prouver et de séduire ». « Le strip-tease religieux m'est encore plus étranger », ajoutait-il avec humour. « Ricœur n'a, je crois, pas écrit sur sa vie spirituelle ou sa prière, confirme son ami le philosophe Olivier Abel, professeur de philosophie et d'éthique à la faculté de

théologie protestante de Montpellier. Ce dont je peux témoigner, c'est qu'il avait tout le temps sa bible – ses bibles ! – sur sa table de travail, sur sa table de chevet. Il avait une pratique très assidue du texte biblique, qu'il connaissait vraiment très bien. Je ne crois pas qu'il avait une prière séparée (de cette lecture), mais sa pensée était pétrie de prière. » Pour Ricœur, la foi est ainsi intimement liée aux Écritures, lues, étudiées, interprétées, méditées. « Pour lui, on ne peut pas dissocier l'attitude religieuse d'une attention très scrupuleuse au texte, de la vision d'un croyant penché sur les textes, les discutant, les interrogeant sans fin, complète Daniel Frey. Dès que Ricœur essaie de savoir ce qu'est la foi, il revient à la nécessité d'interpeller sa foi à la lumière des écrits de la foi. Il assume complètement cette circularité, qui est le contraire d'un fondamentalisme. »



Participer au bien commun

Engagé dans le mouvement du christianisme social et à la Fédération protestante de l'enseignement, Paul Ricœur a réfléchi aux modalités de l'action des chrétiens dans la société, les souhaitant hommes et femmes « *de plein vent* » et non repliés dans un ghetto. Dans l'étude « Le "socius" et le prochain », publiée dans *Histoire et vérité* en 1955, il s'intéresse ainsi à la mise en tension de l'amour du prochain, incarné dans la figure évangélique du Bon Samaritain, et de la justice, qui progresse au travers des institutions sociales. Au lieu de les opposer, Ricœur les considère comme les « *deux faces d'une même charité* », l'une intime et élective, l'autre abstraite et plus vaste.

« *Ricœur souhaite que la foi ait des effets qui soient pour tous*, analyse Daniel Frey. *Ce qui l'intéresse, c'est comment des idées d'origine religieuse, portées par des témoins, peuvent être sécularisées et être discutées sur le plan de l'intérêt collectif pour participer au bien commun.* » Pour Ricœur, les convictions chrétiennes, par un processus de laïcisation, peuvent infuser de manière anonyme au bénéfice de la société et avoir un large impact, au travers des institutions profanes. L'amour du prochain joue, lui, le rôle d'aiguillon pour la critique du monde social, qui doit toujours progresser vers la justice.

Contre une vision de la démocratie réduite à des procédures juridiques, Ricœur défend la place des convictions, qui doivent pouvoir se confronter dans un espace public préservé par l'État. « *La démocratie exige à la fois des règles, des procédures pour arbitrer les conflits, mais aussi des convictions, des valeurs, pour soutenir et orienter les arbitrages* », estime-t-il. Laisées à elles-mêmes, les convictions peuvent « *devenir folles* », et c'est pourquoi elles doivent entrer dans un nécessaire dialogue. Celui-ci est rendu possible par une « *laïcité de confrontation* », non par une « *laïcité d'abstention* », qui stérilise les convictions.

Cette conception de la participation des chrétiens à la vie collective repose sur le refus d'une vie clivée entre sacré et profane, qui n'a rien d'évangélique. « *Nous sommes invités à retrouver dans la foi non plus le principe d'une séparation, mais le principe d'une animation interne à notre existence* », souligne-t-il.





L'Église, une communauté utopique

Paul Ricœur n'était pas un chrétien isolé, mais un membre actif de l'Église protestante réformée. « Il était un pilier de paroisse à Massy, puis à Robinson, en région parisienne. Il adorait les bonnes prédications ! témoigne le philosophe Olivier Abel. Il avait même proposé, à Robinson, des groupes de discussion au sein de l'assemblée, après la prédication, pour en prolonger la réception, comme des chambres d'écho. »

Penseur de l'institution et du « vivre ensemble », Ricœur n'a cessé de penser l'Église et son rôle dans la société. « Pour lui, l'Église est un lieu d'utopie, d'invention de formes de société – des sociétés libres, parce qu'une église est une association volontaire, personne n'est obligé d'y aller, poursuit Olivier Abel. Pour lui, c'est un espace où on peut interroger ce qu'on fait ensemble, ce qu'on peut inventer ensemble... »

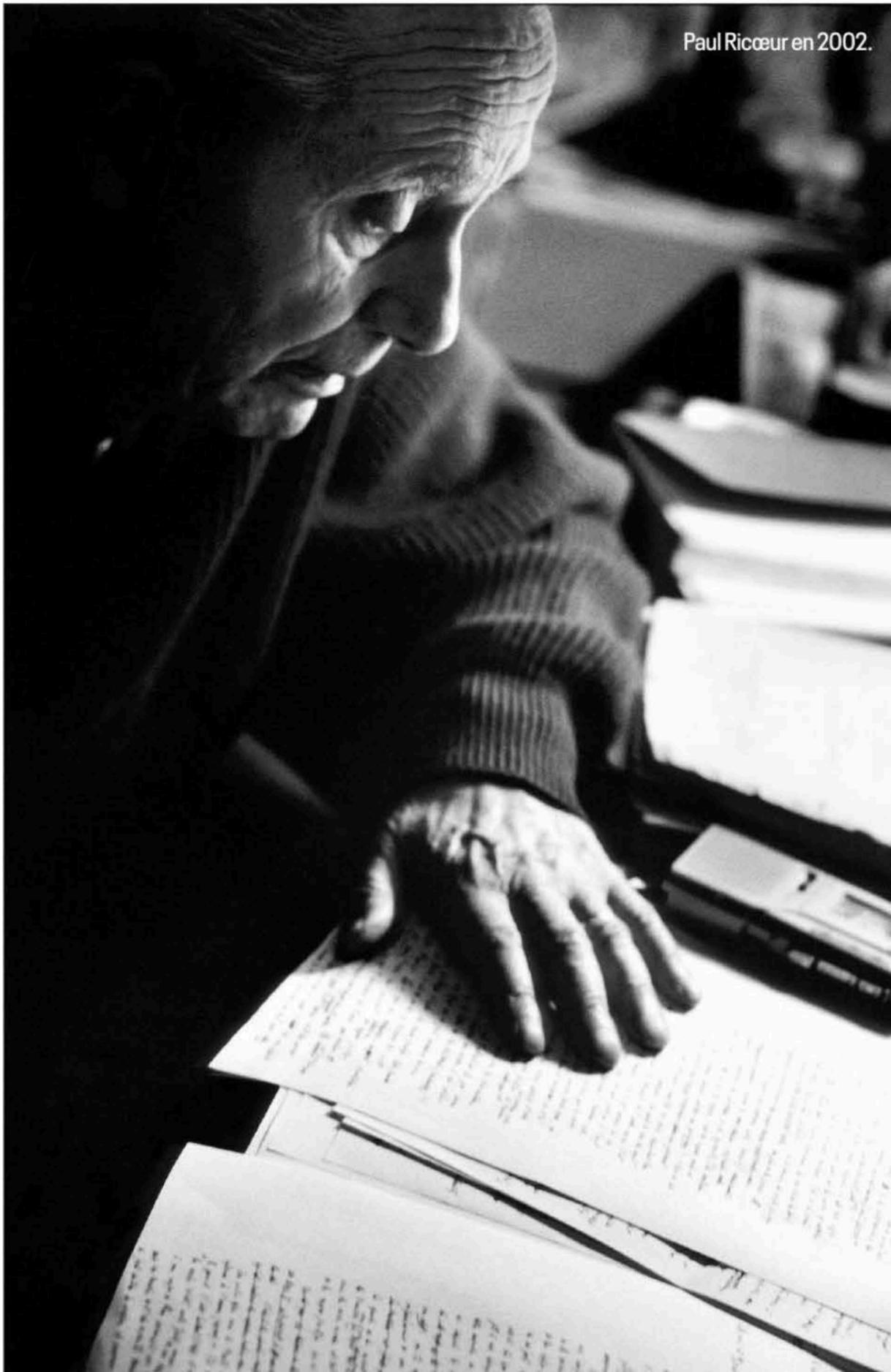
Pour Ricœur, la raison d'être des Églises est de poser en permanence la question des fins, de la visée, « de la perspective, dans une société de la prospective ». C'est dans ce contexte qu'il utilise la notion d'utopie : « J'appelle utopie cette visée

d'une humanité accomplie, à la fois comme totalité des hommes et comme destin singulier de chaque personne. » La communauté des croyants doit ainsi tendre vers deux objectifs : faire prévaloir « sur les particularismes et les égoïsmes, les besoins de l'humanité prise comme un tout », mais aussi de répondre à « l'anonymat » et à « l'inhumanité de la société industrielle », qui « requiert que nous personnalisions au maximum des relations de plus en plus abstraites ». « Je dis, comme Spinoza : Plus nous connaissons les choses singulières, plus nous connaissons Dieu », ajoutait Ricœur.

Pour le philosophe, les Églises – comme d'autres groupes de pensée, humanistes ou religieux – ont à porter un idéal et une espérance. Reprenant la typologie du sociologue allemand Max Weber, il estime que les politiques ont à incarner une « morale de la responsabilité », quand les Églises ont à porter « une morale de la conviction », de manière que le réalisme et le cynisme ne l'emportent pas dans les décisions communes, mais qu'un maximum de sens et de justice s'y expriment.

Une source d'inspirations multiples

Si la pensée de Paul Ricœur a tardé à être reconnue en France, elle fait aujourd'hui l'objet de multiples recherches. En 2017, elle s'est trouvée sous les feux des projecteurs durant la campagne présidentielle d'Emmanuel Macron, qui fut son assistant.



Paul Ricœur en 2002.

Il est des œuvres qui mettent du temps à être reconnues, mais qui ensuite fertilisent pour longtemps les esprits. C'est le cas de celle de Ricœur, certes remarquée dès les années 1950, mais qui n'a été vraiment à l'honneur qu'à partir des années 1990. « *La fécondité de l'œuvre de Paul Ricœur est aujourd'hui évidente, constate l'historien François Dosse (1). C'est une pensée ouverte et donc une œuvre au travail, qui continue à être travaillée, à inspirer, dans bien des domaines : l'histoire, le droit, la médecine... Dans les années 1960-1970, qui étaient fascinées par les pensées systématiques, robotiques et applicables comme des mécaniques, son œuvre pouvait pâtir de ne pas constituer un système fermé. Aujourd'hui, c'est un atout.* »

« *Depuis sa mort, on a encore davantage pris la mesure du nombre impressionnant de dialogues que Ricœur avait noués dans les milieux les plus divers, en France, mais aussi en Europe, en Amérique latine et aux États-Unis, en Afrique et en Asie* », complète le philosophe Olivier Abel, qui relève que son œuvre a été particulièrement « *bien lue* » dans les milieux catholiques, « *sans doute parce qu'elle aide à articuler la tradition et la nouveauté, dans un monde où leur opposition est devenue mortifère* ».

La médiatisation du nom de Ricœur au moment de l'élection d'Emmanuel Macron pourrait presque faire figure d'anecdote. Dans les années 1990, le futur président, alors étudiant, aida le philosophe sur son livre *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli* (2000). De cette proximité était née une amitié. Lors de la campagne présidentielle en 2017, de nombreux commentateurs cherchèrent à établir une filiation entre l'œuvre de Ricœur et le programme du candidat d'En marche !. L'historien François Dosse, qui avait présenté Emmanuel Macron à Paul Ricœur, publia notamment un livre, *Le Philosophe et le Président* (2), sur ce thème. Aujourd'hui, après un second ouvrage critique (3), il reconnaît son « *incroyable naïveté* ». « *Ricœur ne peut plus être reconnu dans la politique de Macron, à l'exception de l'Europe et de la politique mémorielle* », constate-t-il. « *Quant au fameux "en même temps" mis en œuvre par Ricœur, il ne s'agit pas de la mélasse qu'en a fait le président, mais d'une manière d'éviter* » ●●●

PHILIPPE MATSAS/OPALE

●●● *les alternatives, de penser les apories et les dilemmes, d'articuler les points de vue contraires et de trouver une voie d'échappement en pensant davantage. C'est au contraire très exigeant !* »

Olivier Mongin, ancien directeur de la revue *Esprit*, ami et fin connaisseur de l'œuvre du philosophe, partage cette analyse. « *On peut dire de Ricœur qu'il a joué un rôle d'éducateur politique pour Macron, mais guère plus. D'ailleurs, Macron est plus littéraire et homme de théâtre que philosophe. Mais à sa décharge, on peut dire qu'il n'a jamais instrumentalisé Ricœur, qu'il ne cite jamais.* » Pour les deux spécialistes, la verticalisation du pouvoir, les injustices sociales et la stigmatisation des étrangers placent la politique d'Emmanuel Macron en nette divergence avec la pensée politique de Ricœur. « *Il ne faut quand même pas oublier l'engagement de Paul Ricœur aux côtés des étrangers et à la Cimade (4)* », relève Olivier Mongin.

Par-delà les brouillages politiques, l'œuvre du penseur demeure précieuse alors que nos temps se sont faits plus sombres depuis sa mort en 2005. « *Avec le retour des pandémies, de la guerre, du terrorisme, sa pensée de la vulnérabilité et du mal apparaît essentielle* », pointe Olivier Mongin. « *Aujourd'hui, le deuil des utopies est vécu difficilement et il est lourd de régressions, de replis identitaires et de barbarie*, constate de son côté François Dosse. *Ricœur nous rappelle l'importance de l'utopie, de construire un projet de société, de donner un horizon d'attente.* » ●

(1) *Il est l'auteur de Paul Ricœur. Les sens d'une vie (1913-2005)*, La Découverte, 714 p., 19,50 €

(2) *Stock*, 256 p., 22 €

(3) *Macron ou les illusions perdues. Les larmes de Paul Ricœur, Le Passeur*, 416 p., 21 €

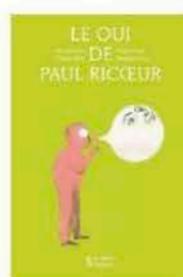
(4) *Association d'aide aux migrants, aux réfugiés et aux déplacés, aux demandeurs d'asile et aux étrangers en situation irrégulière, créée en 1939.*



POUR ALLER PLUS LOIN

Sur son œuvre

- *Paul Ricœur. Les sens d'une vie*, de François Dosse, La Découverte, 714 p., 19,50 €
- *Paul Ricœur*, de Jean Grondin, PUF, coll. « Que sais-je ? », 128 p., 9 €
- *Paul Ricœur. La promesse et la règle*, d'Olivier Abel, Michalon, 125 p., 12 €
- *Paul Ricœur*, d'Olivier Mongin, Points Seuil, 288 p., 7,90 €



Pour les plus jeunes

- *Le Oui de Paul Ricœur*, d'Olivier Abel, Les petits Platons, 64 p., 16 €

Commencer à le lire

- Son riche entretien avec François Azouvi et Marc de Launay,



La Critique et la Conviction, Fayard/Pluriel, 392 p., 10 €



• Les recueils d'articles : *Lectures 1. Autour du politique*

Lectures 2. La contrée des philosophes

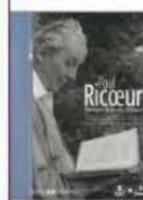
Lectures 3. Aux frontières de la philosophie (Points)

- La série des *Écrits et conférences* (Seuil), notamment *Politique, économie et société* et *La Religion pour penser*
- Sur la question religieuse, *Plaidoyer pour l'utopie ecclésiale*, Labor et Fides, 152 p., 18 €

Ses écrits majeurs

- *Philosophie de la volonté* (deux tomes, 1950 et 1960, Points)
- *De l'interprétation. Essai sur Freud* (1965, Points)
- *Le Conflit des interprétations* (1969, Points)
- *Temps et récit* (1983-1985, Points)
- *Du texte à l'action* (1986, Points)
- *Le Mal. Un défi à la philosophie et à la théologie* (1985, Labor et Fides)
- *Soi-même comme un autre* (1990, Points)
- *L'Idéologie et l'Utopie* (1997, Points)
- *Penser la Bible* (1998, Points)
- *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli* (2000, Points)
- *Parcours de la reconnaissance* (2004, Folio Essais)
- *Vivant jusqu'à la mort* (2007, Points)

Et aussi...



- Le documentaire *Paul Ricœur. Philosophe de tous les dialogues*, réalisé par Caroline Reussner (DVD Éditions Montparnasse, 20 €)



- La série d'entretiens « À voix nue » sur France Culture (1993), permet d'entendre la voix

de Paul Ricœur (disponible sur radiofrance.fr)

- L'association Paul-Ricœur (associationpaulricoeur.org) et le fonds Ricœur (fondsriceur.ehess.fr) font vivre sa pensée aujourd'hui